

1962, le passage du témoin

Ouvrages, témoins, écrivains algériens¹

Christiane CHAULET ACHOUR

Le propos de cette contribution est de construire autour de la date de 1962, à la fois symbolique et historique, un ensemble d'observations prenant sens les unes par rapport aux autres et participant à une connaissance de ce qui se met en place alors, du côté algérien.

Nous nous proposons, dans un premier temps, de reprendre ce qu'ont publié des Algériens cette année-là. Cette première recension donne un état des lieux lorsque le pays bascule du statut de colonie à celui de nation et que la France se libère d'un poids colonial conséquent. Mais étant donné la dureté de la guerre et les conditions d'écriture et de publication problématiques, nous évoquerons, dans un second temps, les conditions de l'émergence concrète d'un champ littéraire algérien post-colonial. Nous procéderons en deux temps : d'abord en évoquant l'amorce de la constitution d'un « récit national » par la résistance au colonialisme, à travers les nouvelles écrites pendant la guerre ou dans les premières années de l'indépendance. Ensuite en esquissant une sorte d'enquête sur le lieu où se trouvent alors les premiers acteurs d'un champ littéraire, les auteurs et les écrivains et sur la manière dont se manifeste leur visibilité pour cerner les conditions d'affirmation d'une littérature nationale déjà en cours d'élaboration depuis la moitié du XX^e siècle.

Choisir l'année 1962 c'est choisir une année à deux visages, répartie en parts égales. De janvier à juin 1962, le pays est en proie à tous les actes les plus désespérés et simultanément aux actions, de part et d'autre de la Méditerranée, qui posent les jalons d'un futur national, futur irrémédiablement marqué par l'acmé de la violence d'une fin de guerre sans merci. De juillet à décembre 1962, la France semble tourner la page étant occupée à d'autres enjeux et se contentant d'absorber, avec plus ou moins de bonne volonté, les quelques six cent mille Français d'Algérie qui sont arrivés sur le sol métropolitain dans une immense panique. Cet exode est la victoire de l'OAS qui a acculé méthodiquement la communauté européenne d'Algérie au désespoir : il était difficile déjà d'accepter de perdre son statut privilégié aussi modeste soit-il mais ni l'OAS, ni les instances françaises n'ont aidé le peuple français d'Algérie à regarder l'Histoire autrement².

¹ Il n'est question dans cette contribution que du volet francophone de la littérature algérienne.

² Pour ce cinquantième anniversaire où beaucoup de choses se découvrent et s'écrivent, lire l'ouvrage de Pierre Daum, *Ni valise ni cercueil – Les pieds-noirs restés en Algérie après l'indépendance*, préface de Benjamin Stora, Solin/Actes Sud, 2012, collection « Archives du colonialisme » : cf. pp. 93-103, chapitre III, « Pourquoi les pieds-noirs sont-ils partis en 1962 ? », chapitre essentiel sur la peur et ses différentes composantes à laquelle la littérature coloniale pourrait donner plus d'une illustration. Il suffit de se rappeler cette peur latente qui forme la trame des relations entre les deux communautés dans *L'Étranger* ou dans *Le Premier homme* d'Albert Camus. Cf. aussi, dans les quinze témoignages recueillis, la répétition d'un témoin à l'autre, interrogé séparément, de l'absence de danger après l'indépendance et la bienveillance avec laquelle furent traités les Français qui restaient.

Du côté de l'Algérie tout est à reprendre, tout est à construire car cette nation s'enfante à la fois dans la liesse et dans la douleur. 1962 est vraiment l'année où tout bascule, pour tous les acteurs et résidents de l'Algérie, ceux qui ont vécu sur place la guerre, ceux qui rentrent au pays et celles et ceux qui choisissent d'y venir après l'indépendance, fascinés par l'expérience de résistance de ce peuple. Le pays est saccagé et à l'immense soulagement se mêle la souffrance. Les six derniers mois de 1962, en Algérie, malgré les luttes des clans politiques, sont ceux d'un élan formidable de désir de paix et de liberté. Beaucoup de celles et de ceux qui vivent cette indépendance ressentent profondément ce que Frantz Fanon appelait de ses vœux en juillet 1959 : « Ce que nous, Algériens, voulons, c'est découvrir l'homme derrière le colonisateur [...] Nous avons arraché l'homme algérien à l'oppression séculaire et implacable. Nous nous sommes mis debout et nous avançons³. » Elan, espoir, reconstruction, redémarrage sont les mots clefs pour faire exister une nouvelle réalité à vivre.

L'année 1962 est celle de la mobilité heureuse ou douloureuse qui, selon le côté où l'on se situe, s'imprime comme une écharde dont on ne peut cicatrifier la blessure ou se vit comme ce qu'il a fallu sacrifier pour parvenir à la libération du colonialisme. Dans *El Gusto*, Robert Castel exhorte le spectateur à regarder les dates des stèles des cimetières : « 1962, 1962, 1962... », ils sont morts de cet exil, dit-il, parlant des aînés « rapatriés » en France, ayant perdu leurs repères⁴. Comme en écho, *La Grotte éclatée* de Yamina Mechakra prête, à la jeune infirmière revenant de Tunisie avec les autres réfugiés algériens, ces propos :

« Juin 1962

[...]

Cinq heures du matin. Un soleil rouge et ruisselant se levait derrière les collines.

La caravane s'immobilisa au bord de la frontière. Je glissais de la fourgonnette.

Debout, le soleil dans le dos, le vent dans les cheveux, la main sur mon cœur, je me dis tout bas mon pays et ma maison, ma grotte et ma peine.

[...]

De mes pieds couverts des cratères du napalm, mes pieds nus et carbonisés, je foulai avec douceur la terre brûlante de mon pays. [...]⁵. »

Ouvrages algériens édités en 1962

³ Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, Cahiers Libres, Maspero, 1959, réédité sous le titre *Sociologie d'une révolution*.

⁴ *El Gusto - Casbah Blues*, film janvier 2012, de Safinez Bousbia. Présentation du film : « La bonne humeur - el gusto - caractérise la musique populaire inventée au milieu des années 1920 au cœur de la Casbah d'Alger par le grand musicien de l'époque, El Anka. Elle rythme l'enfance de ses jeunes élèves du Conservatoire, arabes ou juifs. L'amitié et leur amour commun pour cette musique qui "fait oublier la misère, la faim, la soif" les rassemblent pendant des années au sein du même orchestre jusqu'à la guerre et ses bouleversements. El Gusto, Buena Vista Social Club algérien, raconte avec émotion et... bonne humeur comment la musique a réuni ceux que l'Histoire a séparés il y a 50 ans. »

⁵ Yamina Mechakra, *La Grotte éclatée*, Alger, SNED, 1979, rééd. ENAL, 1986, pp. 172-175. Yamina Mechakra est née en 1949 dans le nord des Aurès. Médecin, psychiatre, elle écrit son premier roman en 1973 ; il n'est publié qu'en 1979. C'est Kateb Yacine qui écrit la préface avec la fameuse phrase : « Dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre. »

Témoignages

Au-delà des œuvres littéraires au sens strict du terme, nous avons retenu tous les textes qui sont investis par un énonciateur qui prend le risque de dire "sa" guerre. Les témoignages et les essais sont certes à la lisière de la littérature mais ils sont clairement des prises de position qui vont obéir à une volonté de transmettre une vision particulière. Les œuvres littéraires le font plus subtilement, mais la dimension individuelle des témoignages et essais doit les inclure dans notre recensement car ils sont porteurs de représentations parcellaires et éclairantes qui sont à mettre en synergie avec les recherches historiques et les images de 1962. Pour tous demeure le soulagement de la fin de la violence et du retour à une vie normale.

Le nombre de ces témoignages – six – n'est pas très élevé. Mais eu égard aux conditions de la guerre, c'est déjà beaucoup et la qualité de leurs auteurs en souligne l'importance : responsables politiques de premier plan, militants connus ou inconnus, écrivain humaniste assassiné par l'OAS. Tous sont bien évidemment édités en France car leur édition en Algérie est impensable.

Un acteur politique de premier plan, Ferhat Abbas⁶ publie le début de son analyse écrite à Rabat sur la situation coloniale dans une perspective historico-politique : *Guerre et Révolution en Algérie, T. 1 – La Nuit coloniale*, chez Julliard à Paris. Deux résistants connus livrent, chez le même éditeur, leurs souvenirs : Amar Ouzegane⁷, *Le Meilleur combat*, et Yacef Saadi⁸, *Souvenirs de la Bataille d'Alger, décembre 1956-septembre 1962*. Si le premier a une pratique déjà ancienne de l'écriture, les deux autres écrivent ces livres en prison, ce qui explique leur publication dès 1962. Deux autres militants font paraître leur témoignage : Abdelhamid Benzine⁹ publie *Le Camp*, aux Editions sociales à Paris, témoignage écrit au camp spécial de Boghari du 18 au 26 septembre 1961 ; et Moussa Lachar, *La Guillotine, journal d'un condamné à mort*, édité par Maspero, écrit à Lyon dans la prison de Montluc. Il échappa à l'exécution contrairement à nombre de ses camarades. Son récit est très émouvant et bien contextualisé sur le plan politique¹⁰.

Le dernier témoignage est le plus connu car il est celui d'un écrivain qui avait à son actif plusieurs romans et une activité socio-pédagogique importante lorsqu'il fut assassiné par l'OAS en mars 1962 : c'est le *Journal – 1955-1962* de Mouloud Feraoun que son ami

⁶ Ferhat Abbas, 1899-1985. Représente l'homme politique algérien qui a le plus cherché à négocier avec la France, espérant une « égalité dans le cadre de la souveraineté française ». Le parti qu'il avait créé en 1946, l'UDMA est dissout au Caire, le 25 avril 1956 alors que F. Abbas a déjà rejoint officieusement le FLN depuis mai 1955. Premier président du GPRA (Gouvernement Provisoire de la République algérienne), le 19 septembre 1958, il est écarté de ce poste le 9 août 1962. Le 20 septembre 1962, il est Président de l'Assemblée nationale constituante de la RADP (République Algérienne démocratique et populaire) et en démissionne le 15 septembre 1963.

⁷ Amar Ouzegane, 1910-1981, communiste et nationaliste. A été arrêté en 1958 et restera en prison jusqu'en 1962. A été le premier ministre de l'Agriculture et de la Réforme agraire. Cf. dans le présent ouvrage, la note de D. Lançon qui signale sa recension dans la revue *Esprit*.

⁸ Yacef, Saadi, né en 1928. Militant du PPA puis du MTLD. Chef de la Zone autonome d'Alger lors de La Bataille d'Alger. Arrêté, il est condamné à mort, peine commuée par de Gaulle. Libéré en 1962.

⁹ 1926-2003. Militant de la première heure, PPA, MTLD puis commissaire politique au sein de l'ALN. Membre du PCA en 1962. Rédacteur en chef du journal *Alger Républicain* jusqu'à son interdiction.

¹⁰ Cf. de longs extraits dans Patrick Kessel et Giovanni Pirelli, *Le Peuple algérien et la guerre : Lettres et témoignages – 1954-1962*. Edité par Maspero au début de l'année 1963 et parallèlement en Italie, réédité en 2003 à l'Harmattan dans la collection « Histoire et perspectives méditerranéennes » avec cette appréciation de l'éditeur : « somme historique unique ».

Emmanuel Roblès, qui en a tous les feuillets envoyés régulièrement, fait publier après sa mort au Seuil, l'année même. Il est un document irremplaçable par la qualité du témoin et par le tragique que revêt l'écriture du fait de l'assassinat de son auteur avec cinq autres inspecteurs des Centres sociaux à Alger, le 15 mars 1962, trois jours avant les accords d'Évian¹¹.

Journal écrit sur le vif, Feraoun y oscille entre retrait par rapport à ce qu'il raconte, et adhésion ou réprobation. C'est le texte d'un homme qui observe, meurtri et écartelé, son pays livré à la violence, en essayant de ne basculer ni dans un « camp » ni dans l'autre, tout en sachant que c'est intenable. Le 6 janvier 1957, il se définissait comme « un observateur attentif qui souffre toute la souffrance des hommes et cherche à voir clair dans un monde où la cruauté dispute la première place à la bêtise » (203). Se juxtaposent des appréciations qui oscillent de la compréhension des actions armées des combattants du FLN à leur condamnation. En revanche, dans l'observation des forces françaises de répression, la lucidité est toujours de mise pour mettre en doute les informations données et pour dénoncer les mensonges de la presse. Pour l'humaniste refusant la guerre qu'est Feraoun, la question reste la violence multiforme, inséparable de toute guerre et qu'il condamne d'où qu'elle vienne, selon l'expression consacrée. Il reconnaît pourtant, dans quelques rares passages, que seule cette violence les a fait sortir, lui et ses semblables, de leur neutralité et de leur quiétude, « de notre paresse à réfléchir ». A la fin de l'année 1955, Feraoun exhorte à revenir sur l'unanimité de la révolte de la « population » qu'il ne met pas en doute :

« La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu mariage. Non, les Français sont restés à l'écart. Dédaigneusement à l'écart. Les Français, sont restés étrangers. Ils croyaient que l'Algérie, c'était eux. Maintenant que nous nous estimons assez forts ou que nous les croyons un peu faibles, nous leur disons : non, messieurs, l'Algérie c'est nous. Vous êtes étrangers sur notre terre » (47).

Cette observation est au plus près de sa position ambivalente d'instituteur kabyle – notons que Feraoun emploie le terme d'« Algériens » (49 et dans d'autres passages de mises au point plus politiques), mais il parle plus volontiers de paysans, de la population, de pauvres, de rebelles, de fellaghas, de terroristes. Elle le pousse à approfondir sa réflexion sur l'intégration sans se tromper sur la colonisation qui a acculé à cet état de choses, non par erreur mais par sa nature même, par ses choix car faire d'autres choix, c'était se nier en tant que telle (48-49). L : le 1^{er} février 1956, il note :

« Quand je dis que je suis Français, je me donne une étiquette que tous les Français me refusent ; je m'exprime en français, j'ai été formé à l'école française. J'en connais autant qu'un Français moyen. Mais que suis-je, bon Dieu ? Se peut-il que tant qu'il existe des étiquettes, je n'aie pas la mienne ? Quelle est la mienne ? Qu'on me dise ce que je suis ! Ah ! oui, on voudrait peut-être que je fasse semblant d'en avoir une parce qu'on fait semblant de le croire. Non, ce n'est pas suffisant » (77).

Les déclarations d'amitié et de complicité sont constantes vis-à-vis d'Emmanuel Roblès, son ami (en février 1957, il est à Alger chez lui, p. 225 et lui remet son premier cahier) ;

¹¹ Il a fallu attendre 2012 pour qu'il soit réédité en Seuil-Points. En Algérie, il a été réédité, par l'éditeur Bouchène, en 1990 (fac-similé de l'édition du Seuil, notre édition de référence) puis, avec toute l'œuvre de Mouloud Feraoun, en 1992, pour le 30^{ème} anniversaire de sa mort aux éditions de l'ENAG dans la collection de poche El Aniss, avec une préface par mes soins.

puis Roblès le met en contact avec Camus que Feraoun rencontre à Alger, en avril 1958 et il rend compte de cette visite, le 11. Il le comprend sans partager son point de vue. Sa position avait été clairement énoncée, le 3 février 1956, en donnant son avis sur l'Appel à la trêve civile¹² :

« Je pourrais dire la même chose à Camus et Roblès. J'ai pour l'un une grande admiration et pour l'autre une affection fraternelle mais ils ont tort de s'adresser à nous qui attendons tout des cœurs généreux s'il en est. Ils ont tort de parler puisqu'ils ne sauraient aller au fond de leur pensée. Il vaut cent fois mieux qu'ils se taisent. Car enfin, ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des Algériens. Pourquoi tourner autour de cette évidence ? Etes-vous Algériens, mes amis ? Votre place est à côté de ceux qui luttent. Dites aux Français que le pays n'est pas à eux, qu'ils s'en sont emparés par la force et entendent y demeurer par la force. Tout le reste est mensonge, mauvaise foi [...] » (84).

La richesse du *Journal* ne se laisse pas appréhender aisément et les contradictions et les hésitations qui le caractérisent en font le texte par excellence dont on tire à soi la couverture selon ce que l'on veut mettre en avant de cette guerre. Mais on peut souligner que, par cette écriture, Mouloud Feraoun sort de sa stature pacifiée de sage, pour rendre visible son déchirement et sa solitude. Il présente son propre plaidoyer et se libère de trop de contraintes : librement, il affirme, analyse, commente et présente sa vérité. La fragmentation des énoncés par journée ou par période permet de voir s'animer la confrontation des idées à l'intérieur de l'individu même. Ce qui est constant, c'est bien ce double plaidoyer : pour lui-même et sa sincérité ; pour son peuple et sa terre. Tous les autres éléments sont sujets à des avis différents selon le moment de la guerre évoqué. Le *Journal* de Mouloud Feraoun nous fait entrer pleinement dans un pays meurtri par la violence, les attentats, les exécutions, l'arbitraire et la torture.

Essais

Les essais devraient emboîter le pas aux témoignages, comme c'est le cas du côté français pour cette année 1962. Il n'en est rien car l'essai demande une disponibilité intellectuelle et un temps de retrait et de méditation que les circonstances ne permettent pas. Le seul essai du côté algérien de cette année est celui de Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*¹³, dont Maspero accélère la sortie pour que l'auteur en voie un exemplaire, le 3 décembre, avant de mourir le 6 décembre 1961. F. Fanon, déjà connu puisque son premier ouvrage est sorti au Seuil en 1952, acquiert une notoriété internationale avec ses *Damnés* alors même que le livre est immédiatement saisi et interdit à sa sortie. Dès le 13 décembre 1961, Aimé Césaire lui rend un magnifique hommage dans *Jeune Afrique* :

« Médecin, il connaissait la souffrance humaine. Psychiatre, il était habitué à suivre dans le psychisme humain le choc des traumatismes. Et surtout homme "colonial", né et inséré dans une situation coloniale, il la sentait, il la comprenait comme nul autre, l'étudiant scientifiquement, à coup d'introspection comme à coup d'observation.

¹² Dont on sait qu'il fut lancé à Alger par Camus, en 1956.

¹³ Cf. dans cet ouvrage, la contribution de Brigitte Riéra.

Et c'est devant cette situation qu'il se révolta. Alors quand, médecin en Algérie, il assista au déroulement des atrocités colonialistes, ce fut la rébellion. Il ne lui suffit pas de prendre fait et cause pour le peuple algérien, de se solidariser avec l'Algérien opprimé, humilié, torturé, abattu, il choisit. Il devint Algérien. Vécut, combattit, mourut Algérien.

[...] Et c'est ainsi qu'il devint un combattant. Ainsi aussi qu'il devint un écrivain, un des plus brillants de sa génération.

Sur le colonialisme, sur les conséquences humaines de la colonisation et du racisme, le livre essentiel est un livre de Fanon, *Peau noire masques blancs*. Sur la décolonisation, ses aspects et ses problèmes, le livre essentiel est un livre de Fanon : *Les Damnés de la terre*.

Toujours, partout, la même lucidité, la même force, la même intrépidité dans l'analyse, le même esprit de "scandale" démystificateur. »

Essai majeur que l'auteur dicte dans l'urgence de cette maladie qu'il sait irréversible, entre février et juillet 1961 et où il démontre l'inéluctabilité de la violence face au colonialisme qui n'a jamais fonctionné qu'à la force, où il apprécie les forces en présence dans les pays colonisés et les difficultés à surmonter de façon interne et de façon externe, une fois l'indépendance acquise ; il trace les voies d'une culture libérée de l'emprise impériale et, dans une dernière partie, expose longuement les traumatismes durables d'une guerre violente. Préfacé par Jean-Paul Sartre, l'essai en a été gauchi, les lecteurs s'intéressant souvent plus à ce que dit le philosophe français qu'à ce qu'il analyse et démontre le militant du "Tiers-Monde". Il est vrai que la parole du premier était plus familière que celle du second. C'est surtout et d'abord aux Etats-Unis que sera perçue l'extrême nouveauté de cette voix¹⁴.

Un autre grand essayiste algérien, Mostefa Lacheraf, réunira en 1965, toujours chez Maspero, des articles écrits entre 1954 et 1964 dans différentes revues, sous le titre, *L'Algérie : nation et société*¹⁵. Il publie ainsi dans le quotidien national, qui commence à paraître l'été 1962, « Mésaventures de l'Algérie indépendante et triomphe de l'unité » et « Réalités et perspectives révolutionnaires »¹⁶ et ces deux articles seront inclus dans son ouvrage. Mais nous avons limité notre recension aux ouvrages car s'il fallait tenir compte des articles publiés l'année 1962, nous dépasserions l'espace qui nous est imparti. On y inclurait, en particulier, les articles de Mourad Bourboune, le premier romancier que nous allons évoquer.

Romans

Quatre romans sont édités. Le premier est celui d'un jeune romancier de 24 ans, Mourad Bourboune¹⁷, *Le Mont des Genêts*. Quelques jeunes gens sont à la veille de se lancer dans

¹⁴ Cf. dans cet ouvrage, l'analyse de Brigitte Riéra sur la réception des *Damnés de la terre*.

¹⁵ Réédité à Alger, SNED, 1974 (fac-similé) puis plusieurs rééditions ensuite.

¹⁶ Respectivement les 7 et 24 août, *El Moudjahid*, au cœur de la crise politique de l'été 1962. Le premier titre n'est pas sans lien avec le titre du chapitre 3 des *Damnés*, « Mésaventures de la conscience nationale ».

¹⁷ Quelques informations pour ce romancier un peu trop vite oublié, contrairement à Assia Djebar et M. Dib. Né à Jijel en janvier 1938. Après avoir étudié à Constantine, il est à Paris en 1956. Deux ans plus tard, à Tunis, il joue dans *Le Cadavre encerclé* de Kateb. Il participe à la fondation de l'Union Nationale des Ecrivains Algériens. Il dirige la commission culturelle mise en place par le FLN en octobre 1963. Après le coup d'Etat du 19 juin 1965, il part en France et est journaliste pendant quelque temps à *Demain l'Afrique*. Mourad Bourboune a publié deux romans et des poèmes et de nombreux articles dans les polémiques

l'aventure de 1954 : Omar qui monte au maquis, Leila, solitaire à cause de son émancipation, Farid et surtout Chehid qui apparaît comme l'homme de l'ombre, organisateur de réseaux, qui disparaît en fin de récit. Tous « ont rêvé de smala ressuscitée et de l'odeur d'une poudre vengeresse » (14). Le jeune romancier n'élude pas les questions, celles de la tradition, de la religion, des nouvelles générations et adopte un ton iconoclaste qui s'affirmera encore plus résolument dans la suite de son œuvre mais qui était déjà sensible dans un poème écrit à Alger, en août 1962, « Eclatement pluriel » :

« Sous les décombres d'un monde
qui croule
A la pointe de la déchirure des chairs
Naît un homme nouveau
Taillé dans le roc et le refus
Enfanté dans la souffrance
Porté à bout de fusil¹⁸. »

Dans un entretien donné au quotidien *Le Peuple*, le 24 mai 1963, M. Bourboune déclarait :

« L'Algérie est en train de changer de peau. L'écrivain doit aider tous les Algériens à changer de peau [...] Il y a un bilan qui vient d'être dressé quand on a tiré le trait de l'indépendance, nous l'assumons pleinement dans ses éclairs, dans ses plaies, dans ses grandeurs comme dans ses turpitudes et maintenant nous sommes embarqués dans le même navire. »

Ce roman a été publié au 2^{ème} trimestre de 1962 chez Julliard comme celui d'Assia Djebar, *Les Enfants du nouveau monde*, aînée de deux ans de M. Bourboune¹⁹. C'est le troisième roman qu'elle publie chez cet éditeur. Après les sévères critiques qu'elle a essuyées du côté algérien pour son premier roman, *La Soif*, en 1957, la jeune romancière a édité *Les Impatients* et « rectifie le tir » si l'on peut dire, dans la perspective de la lutte nationale, avec ce troisième roman. Il nous offre toute une galerie de femmes, des plus traditionnelles aux plus émancipées que la guerre et l'engagement dans la lutte obligent à se redéfinir. C'est le roman d'une nation en train de s'affirmer comme le titre l'indique explicitement.

Le troisième roman est un roman assez médiocre de Mohammed Arabdiou, *La Pièce d'argent*²⁰, qui porte surtout sur la période coloniale et qui ne concerne pas explicitement 1962 mais la difficulté de se définir en tant qu'être humain à part entière pour un colonisé.

langue/nation/identité en 1963 et sq. Dans un entretien d'avril 2011, M. Bourboune, revenu exceptionnellement à Alger, attendait un accord pour un film sur Larbi Ben M'hidi dont il écrit le scénario. Doit publier aux éd. Barzakh (Alger) le scénario qu'il a écrit du film, *L'Archipel de sables*.

¹⁸ Publié dans *Espoir et Parole*, cf. infra.

¹⁹ On remarquera que les éditions Julliard publient de nombreux textes algériens alors même que le fondateur des éditions meurt le 1^{er} juillet 1962. Le rôle joué par les éditeurs français, de courants politiques très différents, mériterait une étude en soi.

²⁰ Roman achevé en 1959, édité en 1962, Paris-Bruxelles, Pierre de Meyière. Redonné en feuilleton dans *El Moudjahid*, à l'occasion du 20^{ème} anniversaire de l'indépendance, du 2 mai au 19 juillet 1982. L'auteur a été ouvrier en Allemagne pendant la guerre de libération.

Le quatrième roman n'est celui ni d'un écrivain émergent, ni d'une romancière contestée, ni d'un inconnu, mais de l'écrivain « national », par excellence car, avec sa trilogie *Algérie*, de 1952 à 1957, puis son quatrième roman, *Un été africain* (1959) auxquels il faut ajouter un recueil de nouvelles et un recueil poétique, Mohammed Dib est un écrivain (re)connu. Avec ce cinquième roman, *Qui se souvient de la mer*, Dib dérouté ses lecteurs et l'accompagne d'une postface devenue incontournable où il explique, en référence à la toile *Guernica* de Picasso, ce qu'il a tenté de faire pour « écrire » la violence et ne pas banaliser l'horreur :

« La brusque conscience que j'avais prise à ce moment-là du caractère illimité de l'horreur et, en même temps, de son usure extrêmement rapide est, sans aucun doute, à l'origine de cette écriture du pressentiment et de vision. Horreur inimaginable en cette seconde, et qui ne sera qu'une péripétie banale tout à l'heure. Un peu de sang répandu, un peu de chair broyée, un peu de sueur : il n'existe pas de spectacle plus désespérément terne. L'horreur ignore l'approfondissement ; elle ne connaît que la répétition. [...] Comment parler de l'Algérie après Auschwitz, le ghetto de Varsovie et Hiroshima ? Comment faire afin que tout ce qu'il y a à dire puisse être encore entendu et ne soit pas absorbé par cette immense nuée démoniaque qui plane au-dessus du monde depuis tant d'années, ne se dissolvent pas dans l'enfer de banalité dont l'horreur a su s'entourer et nous entourer. J'ai compris alors que la puissance du mal ne se surprend pas dans ses entreprises ordinaires, mais ailleurs, dans son vrai domaine : l'homme – et les songes, les délires, qu'il nourrit en aveugle et que j'ai essayé d'habiller d'une forme. L'on conviendra que cela ne pouvait se faire au moyen de l'écriture habituelle. »

Par ce roman aussi, Dib estimait pouvoir reprendre sa liberté d'écrivain : non qu'il conteste ce qu'il a ressenti auparavant comme une nécessité – se mettre au service de la lutte par les moyens qui sont ceux d'un écrivain. Mais l'indépendance acquise, le créateur peut donner libre cours à son imaginaire et à ses projections plus personnelles.

Le roman lui-même rend compte de l'apocalypse à laquelle toute guerre confronte l'être humain avec son cortège d'horreurs et de souffrances. Un cataclysme s'abat sur la ville, monstres, minotaures, iriaces, spyrovirs, pétrifications et ensevelissements obligent le lecteur à sortir des représentations dites fidèles pour entrer dans les visions de cauchemars. De la ville du sous-sol monte une résistance contre la ville d'en-haut. Nafissa, agent de liaison entre les deux villes, finit par disparaître. Le héros-narrateur est à la recherche de sa femme et épouse le rythme des vagues pour trouver le chemin de la ville du sous-sol, au milieu des attaques et explosions inouïes : « Sans la mer, sans les femmes, nous serions définitivement des orphelins [...] La sagesse de la mer finit toujours par l'emporter sur les trépignements des hommes. »

Théâtre

Les pièces de Kateb Yacine et les mises en scène de Jean-Marie Serreau ont dominé les années de guerre, avec la publication du *Cercle des représailles*, en 1959. Mais ce sont d'autres pièces qui sont éditées en 1962. Dans *Théâtre algérien*, Henri Kréa associe la tragédie de 1958, *Le Séisme*, à une farce et reprend un mélange tragique et satirique cher

à Kateb Yacine. Cette œuvre est éditée à Tunis²¹. Mohamed Boudia avec *Naissances*, suivi de *L'Olivier*²² choisit des personnages proches du quotidien de l'Algérie en guerre. La première pièce focalisait sur un triangle composé de la mère, du fils et de la femme de celui-ci. C'est une prise de conscience qui est évoquée à la manière des *Fusils de la mère Carrar* de B. Brecht. La seconde se passait à l'extérieur lors d'un bombardement qui obligeait les quatre personnages à donner la mesure d'eux-mêmes. Ce sont, en règle générale, des pièces assez didactiques et démonstratives.

Poésie

Deux recueils de poésie sont édités, l'un d'un militant communiste, Boualem Khalfa, *Certitudes*²³, l'autre d'un militant nationaliste Nordine Tidafi, *Le Toujours de la patrie*²⁴. Ces deux poètes figurent dans ce qui est l'événement poétique même de l'indépendance, l'anthologie de Denise Barrat²⁵.

Jean Sénac édite à Die, *Le Torrent de Baïn* et à Alger, *Aux héros purs (poèmes de l'été 62)*²⁶ qu'il fait distribuer aux députés de l'Assemblée nationale constituante. Dédiés à Amar Ouzegane (dédicace manuscrite), le premier poème, intitulé « Istiqlal El Djezairi » a pour envoi : « Lorsque nous serons en vue du Môle, je donnerais libre cours à ma jubilation, à la voix du peuple j'unirai ma voix, et d'un même élan nous chanterons Algérie ô ma mère, ta jeune liberté ». Le second a pour titre « Ces militants » et commence ainsi : « S'ils sont armés/ c'est de roses nocturnes / Ils ne savent battre/ que le rappel des cœurs » : deux poèmes très connus en Algérie.

Plus représentative encore de cette poésie de la guerre car collective, l'anthologie précitée est publiée six mois après la fin de 1962, en juin 1963 : *Poèmes algériens, Espoir et parole* contient 81 poèmes de sept femmes-poètes et vingt poètes, quelques vingt-sept poètes algériens, connus ou déjà célèbres²⁷.

Ainsi, en ne prenant en compte que les livres édités et sans faire le recensement de ce qui paraît ici et là dans les revues, les journaux ou d'autres voies, l'édition des Algériens en 1962 donne déjà un ensemble prometteur de ce que cette littérature poursuit et de ce qu'elle annonce. Le temps de guerre n'est pas le plus propice à l'écriture. Le vécu de la fin du conflit qui s'annonce est plus important que son écriture. Néanmoins, les œuvres de l'année 1962 participent à la constitution de l'émergence d'un champ littéraire

²¹ Henri Kréa, *Théâtre algérien*, J.P. Oswald et la SNED de Tunis, 1962.

²² Mohamed Boudia, *Naissances*, suivi de *L'Olivier*, Lausanne, éd. de La Cité, 1962.

²³ Boualem Khalfa, *Certitudes*, Paris, Club des amis du livre progressiste, 1962.

²⁴ Nordine Tidafi, *Le Toujours de la patrie*, Tunis, P-J. Oswald, 1962.

²⁵ Epouse de Robert Barrat, premier journaliste à avoir fait un reportage dans les maquis algériens.

²⁶ Jean Sénac, *Le Torrent de Baïn*, Die, éditions Relâche, 31 mai 1962, n. p. (40 p.), poèmes. Eau-forte en hors-texte de Pierre Omcikous. Tirage limité et numéroté à 150 exemplaires. – Jean Sénac, *Aux héros purs (poèmes de l'été 62)*, édition spéciale pour MM. Les députés de l'Assemblée nationale constituante, octobre 1962, n. p. (12 pages multigraphiées), poèmes. Sous la signature de 'Yahia El Ouahrani' (Jean Sénac).

²⁷ Cette anthologie exceptionnelle est éditée chez Seghers. Voir aux pages 243 à 246, la mention, pour chaque poème, de son lieu d'écriture et de sa date.

Ce travail de recensement et de visibilité poétique sera complété, en 1967, par l'anthologie de Jacqueline Lévi-Valensi et Jamel-Eddine Bencheikh, *Diwan algérien*, SNED. Ouvrage qui est le résultat d'une enquête de trois ans et qui problématise, sous la plume de J-E. Bencheikh, cette émergence d'une poésie nationale.

autonome d'une littérature nationale et illustre l'analyse qu'avait Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*, au chapitre 4 sur la culture nationale :

« La culture nationale, dans les pays sous-développés, doit donc se situer au centre même de la lutte de libération que mènent ces pays [...] C'est d'abord le combat pour l'existence nationale qui débloque la culture, lui ouvre les portes de la création. [...] Il faut d'abord que le rétablissement de la nation donne vie, au sens le plus biologique du terme, à la culture nationale²⁸. »

Chaque Algérien participe, qu'il en ait une pleine conscience ou non, à une autonomisation de l'expression littéraire du pays et à sa progressive indépendance, à l'émergence d'une littérature nationale avec et malgré la langue française. Les œuvres littéraires écrites en 1962 prennent la suite d'œuvres déjà remarquées depuis 1950 et annoncent la moisson littéraire que donneront les années postcoloniales, malgré le frein du débat sur les langues.

Avant de passer à notre second point, il serait intéressant de prendre en compte, dans la prise en charge de mémoires croisées et dans la constitution de ce champ littéraire autonome, les œuvres écrites par des Français dans une proximité et une adhésion à la lutte de libération ou du moins favorables à cette indépendance de l'Algérie. Ce sont les ouvrages suivants, tous édités en 1962 : *Djamila Boupacha* de Simone de Beauvoir et Gisèle Halimi²⁹ ; *Itinéraire* de Robert Bonnaud ; *Sociologie de l'Algérie* de Pierre Bourdieu ; *Messages de paix : 1955-1962* de Léon-Etienne Duval ; *La Révolution algérienne, problèmes et perspectives* de Francis Jeanson ; *Ratonnades à Paris* de Paulette Péju et *La Raison d'Etat* de Pierre Vidal-Naquet³⁰.

L'émergence d'un champ littéraire national

Un phénomène de masse : la nouvelle au lendemain de l'indépendance

Dès 1962 et durant une dizaine d'années, on a vu, dans la presse algérienne, une abondante moisson de nouvelles, venant d'un peu partout dans le pays. On a pu en dénombrer près de cinq cents³¹. Le phénomène avait été plus précoce en langue arabe puisque les premières nouvelles ont été publiées vers 1920. En tout état de cause, il s'agit d'un phénomène de masse. Il est intéressant de constater que littérature et journalisme échangent déjà leurs spécificités à travers le genre littéraire de la nouvelle ; cette tendance étant une constante de la littérature en Algérie jusqu'aux années 1990. La presse francophone est alors représentée par *El Moudjahid*, quotidien national et sa page culturelle, *Algérie-Actualité*, hebdomadaire et *El Djezaïria*, hebdomadaire de l'UNFA, l'Union Nationale des Femmes Algériennes, *Révolution Africaine*, l'hebdomadaire du Parti du FLN ; durant ses années d'existence et donc celles que nous évoquons, *Alger-*

²⁸ Edition de référence des *Damnés de la terre* : petite collection Maspero, p. 222, 232-233.

²⁹ Cf. dans cet ouvrage, la contribution d'Anne Strasser.

³⁰ Simone de Beauvoir et Gisèle Halimi, *Djamila Boupacha*, Gallimard, 1962 ; Robert Bonnaud, *Itinéraire*, Minuit, 1962 ; Pierre Bourdieu, *Sociologie de l'Algérie*, PUF, Que sais-je ?, 1962 ; Léon-Etienne Duval, *Messages de paix : 1955-1962*, Desclée de Brouwer, 1962 ; Francis Jeanson, *La Révolution algérienne, problèmes et perspectives*, Milan, Feltrinelli, 1962 ; Paulette Péju, *Ratonnades à Paris* - textes publiés par le comité Maurice Audin, 1962 et Pierre Vidal-Naquet, *La Raison d'Etat*, Minuit, 1962.

³¹ Cf. Bernard Tramier, *Tendances actuelles de la littérature algérienne d'expression française (romans et nouvelles) - 1962/1972*, Mémoire, Aix-en-Provence, Faculté des Lettres, 1972.

Républicain en éditait aussi. Les chaînes de radio en lisaient régulièrement (la 1 en arabe, la 2 en berbère, la 3 en français). A partir de 1969, sous l'impulsion de l'écrivain Malek Haddad, le Ministère de l'Information a créé une revue bimensuelle, *Promesses*. Il faut ajouter à cela des recueils publiés en Algérie et en France³².

Si on se place strictement sur le plan de l'innovation esthétique, on peut être d'accord avec Jamel-Eddine Bencheikh qui écrivait dans *Le Monde*, en 1973 :

« On substitue à une réalité complexe, douloureuse, équivoque, des schémas simples. La vie n'est saisie que dans une abstraction désincarnante, les personnages sont vidés de tout ce qui n'est pas courage, civisme, esprit de sacrifice. Ni l'épaisseur des êtres ni les palpitations de leur existence n'éveillent la moindre curiosité³³. »

Si l'on adopte un point de vue socio-historique pour observer la constitution d'un récit national sur la guerre et l'engrangement d'expressions qui nourrissent un savoir sur l'Histoire récente, le jugement peut être moins sévère ; en effet, une fois mise en sourdine l'expression convenue, le thème le plus fréquemment exploité est celui de la lutte de libération nationale soit liée au passé colonial, soit liée à la construction du présent. Il est sûr que la plupart de ces nouvelles sont de célébration et déploient un discours héroïque et moralisateur ; mais elles mettent en scène des personnages et des anecdotes assez variées qui, malgré des héros positifs, laissent percer des éclairs et des failles plus complexes et problématiques. Mahfoud Kaddache, l'historien, présente *Récits de feu*³⁴ ainsi :

« un recueil de faits vécus par des militants et des combattants du FLN durant la guerre de libération [...] Ils l'ont fait, le plus souvent simplement ; dans un style généralement dépouillé, parfois maladroit mais avec conviction. On y sent souvent la foi, l'exaltation.»

Lorsque la nouvelle met en scène les deux communautés, elle privilégie une binarité schématique avec les bons d'un côté et les méchants de l'autre, comme dans la littérature coloniale la plus courante mais avec une inversion des pôles positif et négatif. Ces nouvelles écrivent l'Histoire en la modelant selon leur désir et c'est cette intentionnalité qu'il s'agit de débusquer pour trouver, ici et là, du matériau intéressant pour nourrir le récit national.

Un certain nombre de nouvelles en revanche, soit parce qu'elles ont été écrites dans l'émotion de l'instant, soit parce que ce sont celles d'écrivains, décollent du réel, du discours convenu et à la fois touchent et éclairent par leur force esthétique : ces nouvelles sont de questionnement et interpellent le réel. On peut en donner quelques exemples. Ainsi d'une nouvelle qui précède 1962, d'Ahmed Akkache, « La cellule 7 ne

³² L'écriture de la nouvelle algérienne semble assez liée à la fois à la notion de propédeutique en écriture et à celle d'urgence. Avec les années noires, le phénomène s'est vérifié à nouveau. Cf. par exemple les nouvelles éditées aux éd. Marsa dans la revue *Algérie Littérature/Action*. Pour un recensement des recueils édités, cf. *Des Nouvelles d'Algérie 1974-2004*, Paris, éd. Métailié, anthologie établie par nos soins avec une bibliographie qui prend les recueils dès 1962, pp. 343 et sq.

³³ J. E. Bencheikh, « La littérature en Algérie », *Le Monde*, 13 décembre 1973.

³⁴ Mahfoud Kaddache, *Récits de feu*, Alger, SNED, 1977.

répond plus », écrite du cachot d'une prison d'Alger³⁵. De même « Naëma disparue »³⁶ de Mohammed Dib qui précède *Qui se souvient de la mer* avec la même thématique, mais traitée différemment, d'une femme qui a précédé son mari dans le militantisme. La nouvelle « Nora » de Myriam Ben, écrite à l'indépendance, ne sera publiée qu'après : elle évoque la folie d'une jeune militante³⁷. Le récit commence et finit dans le jardin de l'asile où Nora est enfermée après 1962 à la suite de crises. Entre cette séquence initiale et cette séquence finale, la narratrice se souvient : elle raconte une histoire d'amour et de guerre où l'héroïsme n'est pas grandiloquent mais où chaque acte est lourd de déchirements, de souffrances, de renoncements. Dans le présent de l'indépendance, Nora ne trouve pas sa place ; la folie est comme une échappatoire. « Si tu vas à Tamgout »³⁸ d'Abderrahmane Arab dit les impressions et les désillusions d'un étudiant en médecine les premières années de l'indépendance. La nouvelle passe du lyrisme pessimiste pour le présent, nostalgique pour le passé, à une distanciation créée par l'ironie mordante et concise, sous-jacente à maints endroits du texte. Elle est souffrance puis délivrance dans Tamgout retrouvée.

On remarque que, comme pour les poèmes de la guerre et de l'immédiate indépendance – eux aussi fleurissent dans la presse nationale, pour le meilleur et pour le pire... –, des noms apparaissent qui ont laissé des textes forts, portés par l'exceptionnalité vécue et non par un projet esthétique à long terme.

Aussi, en contrepoint de ce phénomène de masse, il est intéressant de s'interroger, en cette année 1962, sur la redistribution géographique et résidentielle des écrivains et des auteurs, car ils sont incontournables pour la confirmation d'une littérature algérienne nationale : première incursion dans l'étude de l'émergence d'un champ littéraire. Ce qui constitue aussi celui-ci, les instances de production, celles de diffusion et celles de reconnaissance en sont encore à leurs balbutiements et il faudra étudier leur mise en place sur les vingt années suivantes.

Où sont-ils en 1962 ?³⁹

Les trente trois noms recensés sont ceux d'auteurs ou d'écrivains qui ont, d'une façon ou d'une autre, publié et qui appartiennent à des courants très divers de la société algérienne. Dans le premier groupe, nous avons réuni ceux qui meurent cette année-là et ceux qui, pour différentes raisons, se taisent. Dans un second groupe, nous trouvons des auteurs qui, dans l'émotion de l'engagement, ont été poètes ou romanciers mais qui n'ont pas poursuivi dans cette voie au-delà de 1962. Puis dans nos deux derniers regroupements, nous avons mis, sous l'intitulé « le second cercle », des auteurs à leurs débuts : certains resteront dans une performance littéraire honorable et d'autres glisseront vers la dernière catégorie, « le premier cercle » auquel ils n'appartiennent pas encore. C'est une sorte d'états des lieux en 1962 qui pourrait être longuement commenté.

³⁵ Publiée dans *La Nouvelle Critique* à Paris en janvier 1958.

³⁶ Publiée en 1966 seulement dans *Le Talisman*, Le Seuil.

³⁷ *El Djezaïria*, n°48-49, 1976 – Texte primé pour le 25^{ème} anniversaire du 1^{er} Novembre en 1979, 2^{ème} prix.

³⁸ Prix Redha Houhou de la nouvelle de langue française de 1969. *Promesses*, n°5, janvier-février 1970.

³⁹ Cf. un travail pionnier sur ces questions : Bruno Etienne, *La Guerre d'Algérie à travers la littérature algérienne*, Aix-en-Provence, Faculté de droit et des Sciences économiques, 1963, 133 p.

Le silence

Trois voix majeures disparaissent : ce sont celles de Frantz Fanon (1925)⁴⁰ qui meurt d'une leucémie à Washington le 6 décembre 1961, de Mouloud Feraoun (1913), assassiné à Alger par l'OAS le 15 mars 1962 et de Jean Amrouche (1906) qui meurt d'un cancer à Paris, le 16 avril 1962⁴¹.

Des romanciers de la première génération, assez décriés par le courant nationaliste, s'effacent à l'indépendance. Ainsi Aïssa Zehar (vers 1880) qui avait publié à Alger, en 1942, *Hind à l'âme pure ou Histoire d'une mère*, décède à Alger en 1963. Chukri Khodja (1891), pseudonyme de Hassen Khodja Hamdane, figure de l'émergence de la littérature algérienne avec deux romans édités en 1928 et 1929, est très affecté par les dépréciations dont il est l'objet. Après l'indépendance, lors d'une grave crise dépressive, il détruit tous ses manuscrits et meurt en 1967. Malek Ouary (1916) pour sa part, qui a publié un roman dès 1956 et donnait des émissions à la radio jusqu'en 1962, quitte l'Algérie pour la France à l'indépendance. Henri Kréa (1933), petit-fils de Marcel Cachin, de mère algérienne, a édité un roman, *Djamal*, en 1961, qui laissait pressentir son effacement d'une vie algérienne après l'indépendance.

Des auteurs militants ou témoins avant d'être écrivains

Ahmed Akkache (1926), nouvelliste, arrêté en 1957, condamné à mort le 9 août, puis en juin 1960, à vingt ans de réclusion, s'évade en janvier 1962 et rentre clandestinement en Algérie grâce à des marins français. Djamila-Danielle Minne-Amrane (1939), arrêtée en 1957, en prison en Algérie puis en France jusqu'en 1962, revient en Algérie à l'indépendance et entre dans l'enseignement ; ses poèmes figurent dans *Espoir et parole*. Abdelhamid Benzine (1926), prisonnier en 1956, interné, condamné à vingt-ans de travaux forcés, est libéré en juin 1962 et reprend ses activités à *Alger-Républicain* jusqu'à la suspension du journal. Mohamed Boudia (1932), arrêté en 1959, publie son témoignage et devient en 1962, directeur du Théâtre National Algérien, directeur du quotidien *Alger ce soir* et de *Novembre* de l'Union des écrivains algériens. Il quitte l'Algérie en 1965 après le 19 juin. Zohra Drif (1937), fille de Cadi, arrêtée avec Yacef Saadi le 24 septembre 1957 pendant la Bataille d'Alger et condamnée à vingt ans de travaux forcés, est libérée en 1962 ; elle devient avocate. Elle en reste à son court témoignage, publié en 1961, *La Mort de mes frères*⁴².

Reda Falaki (1920), pseudonyme du fils d'Abdelkader Hadj Hamou qui, avant l'indépendance, a écrit du théâtre, publié des contes de Miliana, travaille, après 1962, au Ministère de l'information puis s'installe en Belgique et publiera, en 1964, un seul roman, *Le Milieu et la marge*. Laadi Flici (1937), arrêté en 1956, libéré en 1957, a publié un recueil de poèmes en 1956. En 1962, il est président du comité exécutif de l'UGEMA puis démissionne et a des responsabilités au FLN. Il éditera plusieurs ouvrages après 1962, de réussite esthétique modérée. Boualem Khalfa (1923) qui a pris le maquis, a été arrêté en 1957 à Oran. Il s'est évadé de la prison de Caen en 1961. Il rentre à Alger en 1962 et est co-directeur d'*Alger-Républicain* et publie un recueil de poèmes ; il participe à la fondation de la première Union Nationale des Ecrivains Algériens en 1963. Mostefa Lacheraf (1917) est emprisonné avec le détournement de l'avion des responsables du FLN par la France dans l'espace aérien entre le Maroc et la Tunisie, le 22 octobre 1956⁴³.

⁴⁰ Pour réfléchir en termes de générations, chaque nom d'écrivain est suivi de son année de naissance. Pour chaque ensemble, nous suivons l'ordre alphabétique.

⁴¹ Cf. dans cet ouvrage la contribution de Catherine Brun.

⁴² Dans *Afrique-Action* puis chez Maspero.

⁴³ Un des cinq avec Ben Bella, Khider, Boudiaf et Aït Ahmed.

Libéré en juin 1961 pour des raisons de santé, il quitte la France clandestinement et rejoint le FLN au Caire et à Tunis. Il participe au Congrès des écrivains afro-asiatiques au Caire. Dès le mois de juin 1962, il est nommé rédacteur en chef d'*El Moudjahid* qui venait d'être transféré de Tunis à Alger. Il est aussi un des rédacteurs de la Charte de Tripoli en juin 1962. Il écrit une préface pour *Matinale de mon peuple* de Jean Sénac en 1961 et une préface au recueil d'Anna Greki en 1963. De fortes oppositions lui font quitter le pays dans les années 1964 à 1966 mais il participe au débat sur la langue et la culture dans les colonnes de la presse algérienne. A partir de 1966 il occupe le poste d'ambassadeur. Il a progressivement abandonné l'écriture littéraire pour une écriture essayiste militante et socio-historique. Fadila M'Rabet (1936), pseudonyme de F. Abada, a enseigné à l'indépendance à Alger et a animé des émissions de radio. Elle publie, en 1964, un essai très remarqué, *La Femme algérienne*, chez Maspero. Elle quitte l'Algérie avec son mari, Maurice Maschino. Nordine Tidafi (1929), poète, a joué un rôle politique au moment des Accords d'Evian ; il résidait en Suisse. Après 1962, il a collaboré à plusieurs journaux à Alger. Zhor Zerari (1937), arrêtée à Alger en 1957, a connu tortures et prisons de Barberousse à Pau. Libérée, elle est à Paris et revient à Alger après l'indépendance. Elle est alors journaliste au *Chaâb* dès sa création puis dans différents journaux. Des nouvelles et poèmes du temps de la lutte sont publiés dans la presse.

Le second cercle

Après son arrestation et sa libération en 1957, Djamal Amrani (1935), témoin et poète, est au Maroc à l'indépendance et rentre à Alger. Myriam Ben (1928), nom d'écrivain de Marylise Ben-Haïm est condamnée à mort par contumace en 1958 alors qu'elle est en France en clandestinité ; elle rentre en Algérie à l'indépendance, collabore à *Alger-Républicain* puis dans l'enseignement sans avoir publié des textes déjà écrits. Rachid Boudjedra (1941), au maquis à 17 ans en 1959, est représentant du FLN en Espagne et rentre en Algérie en 1962 ; il a alors à son actif textes et poèmes dans la presse. Il part terminer ses études de philosophie en 1965 à la Sorbonne. Mourad Bourboune (1938), romancier, rentre en Algérie en 1962, il est un des fondateurs de l'Union Nationale des Ecrivains Algériens, le 28 octobre 1963. Il est chargé de la commission culturelle du FLN. Il quitte l'Algérie après juin 1965. Anna Greki (1931) est arrêtée en 1957. D'abord à Barberousse puis transférée au camp de Beni Messous, elle est expulsée fin 1958 et rejoint alors Tunis. Elle rentre en Algérie en 1962 et fait paraître en 1963, *Algérie capitale Alger*, recueil prêt dès 1962 (P. J. Oswald et la SNED, Tunis). Elle reprend des études de lettres à l'université tout en étant professeur de français au lycée Abdelkader. Nadia Guendouz (1932) a fait ses études d'infirmière à Paris entre 1956 et 1958. Elle rentre à Alger en 1962 et est responsable à l'information de l'UNFA ; des poèmes dans la presse seront ensuite assemblés en recueil. Malek Haddad (1927) a fait ses études de droit à Aix-en-Provence et exercé différents métiers ; il a aussi effectué des missions pour le FLN en URSS, en Egypte et en Inde. Il a édité avant 1962, deux recueils poétiques, trois romans et un essai. Il rentre en Algérie et dirige à Constantine la page culturelle d'*An-Nasr* de 1965 à 1968. En 1968, il est directeur de la culture au Ministère de l'Information et de la Culture et décide de ne plus écrire en français d'œuvres littéraires. Bachir Hadj Ali (1920) a publié avant l'indépendance un recueil de poèmes et un essai. A Alger à l'indépendance, il est dirigeant du PCA. Arrêté en 1965, il continue son écriture poétique et demeure en résidence surveillée jusqu'en 1971.

Le premier cercle

Mohammed Dib (1920), romancier et poète, expulsé d'Algérie en 1959 par les autorités coloniales en raison de ses activités militantes, s'installe en France dans la famille de sa femme à Mougins dans les Alpes maritimes pendant cinq ans puis à Paris, en 1964. Il ne revient pas s'installer au pays et s'en est expliqué :

« Après l'indépendance, je n'ai pas trouvé ma place dans mon pays, malgré les promesses et les démarches. J'avais une famille à ma charge, il fallait bien qu'elle vive [...] J'avais proposé mes services, sans rien réclamer de spécial [...] aux premières années de l'indépendance, en 1964 et en 1965. J'avais fait plusieurs voyages et à chaque fois, on me disait "qu'on allait étudier la question" tout en me demandant de retourner chez moi et d'attendre.[...] De toute façon, il y avait une catégorie d'intellectuels qui avait été mis à l'écart. Je ne suis pas le seul à avoir été écarté. C'était une pratique générale dans les sphères administratives. [...] Encore une fois je ne parle pas pour moi, puisqu'avant de faire ces démarches, j'avais mes propres moyens d'existence en France, alors que je n'étais pas en urgence de trouver tout de suite quelque chose. Je voulais simplement retourner dans mon pays⁴⁴. »

Assia Djebar (1936), romancière, est en Tunisie en 1958 avec son mari et collabore au *Moudjahid*, journal du FLN pour des enquêtes sur les réfugiés algériens en Tunisie (d'après Redha Malek, c'est elle qui y dépose « Journal d'une maquisarde » publié en plusieurs livraisons en 1959). De 1959 à 1962, elle enseigne à Rabat. Elle rentre donc du Maroc en Algérie en 1962 et enseigne à l'université d'Alger et quitte l'Algérie en 1965. Kateb Yacine (1929) se déplace beaucoup pendant toutes les années de la guerre, en France et dans d'autres pays. *Nedjma* a été publiée en 1956 à Paris. Il fait deux séjours à Tunis : lorsque Jean-Marie Serreau y monte *Le Cadavre encerclé*, en août 1958 puis de novembre 1960 à septembre 1961, où il publie de nombreux textes dans *Afrique-Action*. Au début de l'année 1962, il est en Allemagne. En février 1962, il participe, en Egypte, au congrès des écrivains afro-asiatiques. C'est peu après les fêtes de l'indépendance qu'il rentre en Algérie. Il repart en novembre pour la mise en scène de *La Femme sauvage*. Il fait des séjours courts en Algérie et continue son errance et ses voyages. Mouloud Mammeri (1917), romancier et anthropologue, a été obligé de quitter Alger en 1957, pendant la Bataille d'Alger, trois membres de sa famille étant déjà arrêtés ; il a alors détruit le manuscrit d'une pièce de théâtre qu'il était en train d'écrire. Il est au Maroc jusqu'en 1962 et rentre en Algérie à l'indépendance. Directeur d'un Centre de Recherche, enseignant universitaire, il est un des fondateurs de l'Union Nationale des Ecrivains Algériens. Il est une des grandes figures de défense de la culture berbère sans quitter le pays. A l'indépendance, il avait déjà à son actif deux romans qui avaient provoqué des polémiques dans le milieu nationaliste. Jean Sénac (1926), poète, a choisi de s'engager aux côtés des Algériens dès 1954. Il milite en France pendant toute la durée de la guerre avec de nombreuses activités comme l'installation de l'imprimerie clandestine d'*El Moudjahid*, par exemple. Il écrit beaucoup. Il organise la rencontre d'Albert Camus avec les Algériens, Redha Malek, Ahmed Taleb, Layachi Yaker. Il rentre à Alger en octobre 1962 et il est conseiller du ministre de l'Education nationale. En 1963, il est secrétaire de la première Union des écrivains algériens dont il démissionne en 1966. Il anime émissions poétiques et récitals et devient une des personnalités littéraires les plus en vue dès 1962. Notons aussi, même s'il n'a pas encore édité ses

⁴⁴ Mohamed Zaoui, « Entretien avec Mohammed Dib : "Je suis déchiré par tous les soubresauts qui secouent l'Algérie" », *El Watan*, Quotidien national, 28 juin 1994, pp. 16-17.

poèmes, pour sa notoriété et son rôle d'intellectuel ces années-là, que Jamel Eddine Bencheikh (1930) vient s'installer en Algérie en 1962 et enseignera à l'Université d'Alger jusqu'en 1967 où il quittera définitivement le pays.

Dans un ouvrage récent de bonne vulgarisation sur la guerre d'Algérie, Benjamin Stora précise que « près de 1.500.000 jeunes Français de toutes origines sociales iront en Algérie. Ce qui signifie que la plupart des hommes, nés entre 1932 et 1943 y ont été envoyés. C'est toute une génération⁴⁵. » Du côté algérien, si l'on s'en tient aux informations ponctuelles que nous venons d'exposer, l'éventail des âges et donc des générations est beaucoup plus large. Si, bien entendu, on l'élargissait aux militants et combattants qui n'ont pas écrit, ce serait encore plus évident : c'est véritablement un peuple qui est impliqué et pas seulement les hommes mais aussi des femmes : les auteurs et écrivains n'échappent pas à cette implication. Sept années de lutte, de violence, de deuil, de sévices vont laisser des séquelles profondes que la volonté de construire le pays masque un temps. Du côté de ce champ littéraire dont nous esquissons ainsi les contours, s'engagent de nombreux débats. Inévitables mais passionnés et fortement idéologiques, ils vont piéger les écrivains. Dans quelle langue faut-il écrire ? C'est toute la politique de l'arabisation qui se met en place avec l'anathème porté contre les œuvres écrites en français. Faut-il coller à l'actualité, aux réalités du pays en train de se faire avec les risques d'une littérature aux ordres du pouvoir ? Un intellectuel lucide et sans langue de bois déclarera, quelques années plus tard :

« Je ne crois pas beaucoup que la littérature de commande puisse donner lieu à de grandes œuvres si elle ne rejoint pas l'inquiétude essentielle de chaque écrivain [...] L'écrivain n'est pas un journaliste, accroché à une multitude d'événements mouvants, au jour le jour ; il doit s'efforcer à une certaine transcendance sans laquelle il n'y a pas, à strictement parler, d'œuvre d'art notable⁴⁶. »

Un écrivain ne résidant pas au pays peut-il être considéré comme algérien ? La suspicion de trahison pèse et pèsera sur tout écrivain ou intellectuel qui ne « rentre » pas au pays. Le Parti unique que le pouvoir met rapidement en place orchestre et met au pas les initiatives et les institutions. Etudier ces années de débats, de célébrations et d'ostracismes, c'est entrer dans l'après 1962⁴⁷.

⁴⁵ Benjamin Stora, *La Guerre d'Algérie expliquée à tous*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 44.

⁴⁶ Abdallah Mazouni, *Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb*, Paris, Maspero, 1969, pp. 238-239.

⁴⁷ Cf. Christiane Chaulet Achour et Naget Khadda, « Qu'avons-nous fait de nos quarante ans ? Éléments d'activité culturelle entre 1962 et 2002 », in *Europe*, numéro spécial « Algérie Littératures et Arts – Mohammed Dib », novembre 2003, pp. 43 à 95.